

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à FISTER

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

CHEQUE POSTAL : LECOIN 31007

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 16 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à LECOIN

Ceux qui attendent tout de nous !

La C. G. T. Unitaire se rend compte du rôle qu'elle a à jouer. L'organisation des travailleurs de ce pays ne limitera pas son action aux questions corporatives. Sans négliger la défense quotidienne des intérêts économiques, elle comprend la nécessité, pour être la grande force révolutionnaire, de se manifester comme la conscience même des travailleurs. Enfin, malgré que notre C. G. T. ne soit encore adhérente à aucune Internationale, elle n'oublie pas son rôle international et d'instinct, de cœur, elle affirme sa solidarité avec tout ce qui est à l'avant-garde du combat révolutionnaire, avec tous les militants qui luttent héroïquement, à travers le monde, pour l'émancipation des travailleurs.

Le Capitalisme et l'Etatisme interna-

ordres du Capitalisme mondial. Elle assouvit sa haine du Proletariat. Elle se venge des réalisations du syndicalisme révolutionnaire. Elle veut étouffer la Pensée libératrice des militants anarchistes.

Fort et Conception ne sont pas seulement pour nous deux êtres humains à sauver de la mort, mais aussi, surtout, deux grandes figures qui symbolisent notre puissance d'action émancipatrice et notre espoir de réalisation d'un monde plus harmonieux.

A tout prix les forces internationales d'oppression veulent leur perte. A tout prix, le Proletariat international doit les sauver.

L'indifférence des partis politiques soi-disant révolutionnaires ; du Parti

Encore, l'importance et l'influence de la « bedaine » ne se bornent pas là. Elles dépassent le domaine économique, et, par répercussion, s'étendent à toutes les formes de phénomène social et moral dont elles dominent les principales manifestations de liberté, justice, égalité, bonheur, etc.

Bref, la « bedaine » est primordiale et prime tout, même l'art et la philosophie ; ce qui ne veut pas dire qu'elle les supprime, puisqu'ils ne sont qu'à la condition qu'elle soit.

N'est-ce pas pour le pain, le vêtement, le logement quotidiens que l'individu est contraint de vendre sa liberté, son activité et sa dignité pour un salaire ? Et n'est-ce pas de cette servitude économique que découlent, pour lui, toutes les autres servitudes ?

C'est donc bien là le point essentiel, la base solide et fixe, où nous devons concentrer nos activités et arborer notre effort, pour en obtenir le meilleur rendement positif et effectif.

Quand on édifie sa maison, il est judicieux de commencer par les fondations et non par les girouettes, plus ou moins artistiques, qui en couronneront la toiture. N'est-ce pas de la bonne logique et de la bonne philosophie ? Elles sont un peu terre à terre, j'en conviens. Mais, quoi ! nous n'habitons pas dans les nuages et ne pouvons nous nourrir d'ambrosie.

Comme vous l'insinuez finement, avec une pointe de malice qui ne m'a pas échappé, j'apprécie aussi la philosophie. Oui, Mais tant que ses spéculations nous concernent et ne nous dépassent pas trop dans le futur. Je ne dédaigne pas, non plus, l'étude du passé, par l'histoire, dont les enseignements rétrospectifs s'ajoutent à notre propre expérience. Je ne méprise pas l'art, tant qu'il nous amuse et nous délassé, sans nous absorber, et ne prétend pas se substituer aux réalités dont il n'est qu'un pâle reflet. Mais, toutes les œuvres d'imagination qui, sous prétexte de nous élever au-dessus de nous-mêmes, viennent cacher et gêner notre tâche, nous en distraient et nous en arrachent à sa réalisation urgente et présente ; me sont franchement antipathiques. Elles sont le reliquat du vieux mirage mystique et religieux qui a tant égaré les hommes, et dont la vaine poursuite, en les éloignant toujours du présent, pour le futur ; de la réalité pour le rêve ; les a constamment maintenus dans la misère matérielle et morale.

L'homme ne doit pas se figer dans l'immobilité d'un rêve ou d'une théorie. Il doit s'arrêter à leur réalisation. Il ne doit pas s'arrêter dans la contemplation anticipée de la Terre promise ; il doit marcher à sa conquête. Et, cette réalisation du rêve, de l'idéal, cette conquête de la vie meilleure doivent être l'œuvre de tous les jours et de tous les instants.

Vous dites que les Révolutions antérieures, parce que trop « bedonnantes » n'ont pas donné les résultats qu'on en attendait. D'autre part, une note de la rédaction, rectifiant cette assertion, affirme que, c'est parce qu'elles ne le furent pas assez. Souffrez que j'apporte une petite précision dans cette apparente contradiction qui ne fait que confirmer notre parfaite unanimité sur la question. Oui, comme vous l'entendez, les révolutions furent trop « bedonnantes » de la part des bourgeois qui pensèrent trop à leurs « bedaines ». Et comme l'entend la rédaction, elles ne le furent pas assez, de la part du peuple qui ne pensa pas assez à la sienne.

La rédaction a raison et vous n'avez pas tort. Donc, nous sommes tous d'accord. Certes, les bourgeois ont trop pensé à leur « bedaine » et ils y pensent toujours trop pour ce que nous n'y pensons pas assez. Mais, ce n'est pas leur affaire d'y penser pour nous. C'est à chacun d'y penser pour soi et pour tous, quand on a reconnu que c'était le meilleur moyen de n'être pas oublié.

Maintenant, puisque vous êtes curieux de connaître mon interprétation de l'anarchisme comme condition d'amélioration vitale immédiate, je vous dirai qu'en formulant votre désir d'une manière si heureuse, vous posez la question sous son vrai jour et la résolvez presque ; ce qui prouve que vous m'avez parfaitement compris.

En joignant votre excellente formule au principe de priorité reconnu par Colomer, à la « bedaine » et en la complétant par l'affirmation si claire et si judicieuse du camarade Dolcino, que je reproduis ci-après, nous avons le principe d'un magnifique programme d'action, dont le positivisme et la précision ne laissent rien à désirer. Voici l'extrait : « A mon avis, toute philosophie aussi magnétique qu'elle puisse être, si elle ne s'appuie pas sur les réalités de la vie ; si elle ne trouve pas par les faits et par l'expérience qu'elle est applicable et réalisable n'est que chimère et utopie ».

On ne saurait mieux dire. Si vous voulez bien méditer le sens précis de ces sages paroles et reconnaître qu'il n'y a de réalité dans la vie que par le présent, nous serons bien près de nous entendre tous sur la question qui doit primer toutes les autres : l'amélioration pratique, positive et immédiate de la vie matérielle pour chacun et pour tous.

Cette formule n'est pas miennue ; elle se dégage des éléments mêmes de la controverse. Je n'ai fait que l'extraire de vos propres écrits en les condensant, en les reliant pour leur donner un corps et un sens. Elles prouvent, qu'en dehors des divergences de formes, des écarts de notre fantaisie, des tendances et des préférences de nos tempéraments personnels, le grand principe d'action qui peut et doit nous rallier tous, c'est l'amélioration immédiate de la vie matérielle qui commande toute la vie morale. C'est par là qu'il faut commencer. Car, au fond, pour tout individu, comme pour toute société, c'est là ce qui intéresse et passionne vraiment.

Si les idées anarchistes et révolutionnaires sont si lentes à s'infiltrer dans les masses, si elles font si peu de progrès malgré des circonstances éminemment favorables, c'est qu'elles ont trop négligé ce côté essentiel de la question en se tenant trop éloignées des réalités concrètes et du présent immédiat. Je vous le démontrerais quand vous voudrez.

Pour terminer, laissez-moi dire au camarade Dolcino, que je ne connais pas, mais avec lequel, en dépit de mes origines latines, je me sens une parenté idéologique qui m'est plus chère que celle de sang ou de race, qu'il est un point sur lequel je diffère d'avec lui : c'est quand il dit que les discussions théoriques dans la presse, ne donnent, la plupart du temps, qu'un résultat négatif. J'estime que celle où il a si brillamment concouru, lui fait un devoir de rectifier cette opinion et de reconnaître que ses articles et les vôtres, ainsi que ceux de Colomer, constituent un excellent résultat et ont contribué à élucider une question qu'il ne reste plus qu'à élargir, préciser, dans les détails, et... pratiquer.

Notre brochure est parue

Nous en avons déjà expédié 42.000 exemplaires. Et pour satisfaire aux nombreuses demandes, notre imprimeur s'est remis à la besogne.

50.000 autres mille vont nous être livrés ces jours-ci. Les camarades de la région parisienne peuvent tout de suite passer à nos bureaux s'en munir ; les amis de province nous faire leurs commandes.

Il reste dehors de nombreuses listes de souscription ; qu'on les retourne bien remplies à Bertellette, 69, boulevard de Belleville, Paris, qui enverra des brochures au prorata des sommes versées.

Notre campagne pour notre cher Cottin prend de la force. Camarades, vous pouvez encore l'intensifier en distribuant cette brochure de propagande que nous laissons au prix de 26 francs le mille.

Les « allégations » du Libertaire & les contre-vérités de la Vie Ouvrière

Mais le mensonge, la calomnie et les légendes ont fait leur chemin et pas un seul instant la leçon du désastre révolutionnaire ne s'est arrêtée.

MONMUSSEAU.
(Vie Ouvrière, n° 139.)

Les gentillesses placées en exergue sont destinées aux anarchistes et aux syndicalistes fédéralistes.

Malgré les preuves, les preuves accablantes, apportées de toutes parts par les révolutionnaires, et qui démontrent clairement, irréfutablement, que la dictature russe a porté des coups mortels à la Révolution russe et est en train de perdre celle-ci définitivement, Monmousseau ne veut rien entendre, rien voir, et il maltraite la vérité autant qu'il peut.

Il s'est trompé, on le lui fait observer, il s'en moque. Et, suprême culot, il crie à la calomnie.

Nos lecteurs savent de quelle façon Wilkens est vilipendé par la Vie Ouvrière pour sa collaboration au Libertaire et sa contribution au monument de vérité qui est la honte des partis bolchevistes.

Pour avoir signalé, dans notre n° 157, les maigres contributions de Rosmer et la manière dont on escroqua en Russie la signature de Pestana, Wilkens dut subir les outrages de la Vie Ouvrière et voir contester un document véridique.

Et quand Wilkens voulut répondre aux six colonnes qu'Arlandis avait écrites sur son compte et rétablir la vérité pour les lecteurs de la Vie Ouvrière, celle-ci répondit qu'elle n'insérerait pas. Il y a plus. La Vie Ouvrière sait que Wilkens n'a pas menti ; que son document montrant Rosmer la main dans le sac est exact, et elle ne rectifie pas ses affirmations calomnieuses.

Touti, le secrétaire général de la C. G. T. Unitaire, a vu Borghi, le militant bien connu de l'Union Syndicale Italienne. Et Borghi a dit à touti :

« Tout ce que Wilkens a écrit à propos de la Révolution russe et du gouvernement bolcheviste est vrai. Si lui n'avait fait, je le ferais maintenant. En ce qui concerne l'escroquerie de la signature de Pestana, je ne puis qu'affirmer l'authenticité du fait en rectifiant toutefois un point de détail : ce n'est pas Lovosky qui fut mêlé à cette affaire, mais un autre. C'est moi-même qui ai indiqué à Pestana la gravité du document qu'il venait de signer, et c'est devant moi que Pestana biffa sa signature ».

Touti raconte cette conversation à qui veut l'entendre. La Vie Ouvrière, Monmousseau sont donc au courant.

Pourquoi la Vie Ouvrière n'a-t-elle pas rectifié ? Pourquoi, après avoir nié la valeur d'un document, ne fait-elle pas amende honorable maintenant qu'elle n'ignore point que ce document n'a pas été falsifié ?

Oh sont les calomnieux, Monmousseau ?

- GRANDE FÊTE -

Organisée par le « Groupe Théâtral Anarchiste »
au profit du « LIBERTAIRE »

SAMEDI PROCHAIN 18 MARS, A 20 HEURES

Maison des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles

PARTIE CHANT :

Harmant ; Charlus ; Germaine Caylor ; Charlot ; Bicot ; Fournier et sa compagnie, duellistes ; Mmes Marianne et Aimée Morin ; Louis Loréal ; Charles d'Avray et l'humoriste Maader, dans leurs œuvres.

PARTIE MUSICALE :

Jeanne Morino, pianiste, dans les chefs-d'œuvre de Meyerbeer et Chopin ; Cange et Novelly, violonistes, dans les œuvres de Wagner, Liszt et Massenet ; Achille Carpentier, baryton de l'Opéra-Comique.

CAUSERIE :

SUR LA COMMUNE, en l'honneur de son anniversaire et en la mémoire de Louise Michel, par Colomer.

PARTIE THÉÂTRALE :

Un Client Sérieux

Comédie en un acte de G. Courteline

PERSONNAGES :

La Goupille	Bicot.	M ^{re} Barbemalle	Marceau.
M. Alfred	Martin.	M ^{re} Président	Bourgeois.
Ma Pipe	Harmant.	Le Substitut	Ransard.
1 ^{er} Assesseur	Liger.	L'Huissier	Génot.
2 ^e Assesseur	Vidocq.	Le Garde Municipal	Duconnot.

ENTREE GRATUITE. Programme obligatoire : 1 fr. 95. Enfants : 0 fr. 50

L'AMNISTIE

Une délégation du groupe des députés mutilés — de ces rouillards qui surent si bien utiliser leur mutilation comme trépan patriotique et s'en faire 27.000 francs de rentes — vient de protester contre l'amnistie éventuelle des déserteurs.

Il est facile de deviner le but de cette innocente manifestation d'un patriotisme trop intéressé pour être sincère. C'est une odieuse comédie, destinée à flatter un peu plus les malheureux mutilés de la guerre, en leur faisant accroire que leurs infirmités sont honorables et méritoires ; tandis que ceux qui ont préféré se conserver intacts, en déclinant l'insigne honneur d'être mutilés, sont considérés comme des mauvais citoyens, indignes du moindre intérêt, de la croix de guerre et de la fourragère.

Comme on voit très bien que les misérables rebuts de la guerre, ayant perdu leur intégralité physique dans la sanglante aventure qui rapporta tant d'honneur et de millions aux patriotes influents et impuissants qui ont fait l'organisation, ne sont pas satisfaits de leur lot. Celui de la famille Clemenceau ou Millerand, voire même des députés mutilés, est, certainement, bien préférable.

Constater qu'on a perdu un bras, une jambe, un œil, et souvent davantage, pour l'unique plaisir d'avoir eu la fortune et la puissance de toute la « mafia » politique et patrimoniale qui, selon le mot celtique de M. Clemenceau, s'il si bien « soignée » la patrie et les patriotes au même temps ; cela donne de l'humeur. On serait tenté de dire : monnaie.

Justement irrités du procédé et des conséquences désastreuses qu'il eut pour eux, les mutilés doivent naturellement ressentir une haine profonde à l'égard des véritables auteurs de leur mutilation : de ceux qui ont été prétextes, volutes, escroqueries, qui ont mélangé leur souffrance, exploitée pour leur infirmité, et qui l'exploitent encore comme un trépan électoral.

Machines à tuer, puis machines à voter : telle est l'étrange destinée dont les mutilés n'ont guère à se louer. Certes, ils peuvent se plaindre et leur ressentiment n'est que leur légitime et fondé.

Mais que, sur les instigations intéressées des véritables auteurs de leurs maux : sur les excitations de leurs Maginot, de leurs Picot, de leurs Bertholotti, ils aillent se prendre de leur disgrâce aux déserteurs ; à ceux-là, justement, qui non seulement n'ont pas eu la veine de réaliser leurs glorieuses blessures, à raison de 27.000 fr. de rentes ; ils auront, sans doute, en revanche, assez de bon sens, pour se rendre compte qu'on les trompe et qu'on les amuse, pour égarer les justes revendications qu'ils ont en droit de formuler sur tous les fauteurs et les bénéficiaires de la guerre, sans en excepter les députés.

Si tous les pauvres diables de mutilés n'ont pas eu la veine de réaliser leurs glorieuses blessures, à raison de 27.000 fr. de rentes ; ils auront, sans doute, en revanche, assez de bon sens, pour se rendre compte qu'on les trompe et qu'on les amuse, pour égarer les justes revendications qu'ils ont en droit de formuler sur tous les fauteurs et les bénéficiaires de la guerre, sans en excepter les députés.

Il savent bien que ce ne sont pas les déserteurs qui ont voté la guerre et ses crédits, pour s'en partager les bénéfices et les profits. Ce ne sont pas eux, non plus, qui ont fait des fortunes scandaleuses et acheté des châteaux, en truquant en volant sur les fournitures de l'armée, les vivres, les vêtements, les logements, etc... Ils savent aussi que ce ne sont pas les

déserteurs qui ont exploité avec un cynisme repoussant, l'avantage de les représenter à la Chambre, moyennant une large rétribution.

Ils n'ignorent pas non plus, que ceux qui des ont canardés à l'avant et quelquefois à l'arrière, ne pouvaient pas être des déserteurs, par la raison péremptoire que, les déserteurs, en refusant d'être massacrés et massacrés, n'ont pu tuer ni blesser personne.

Peut-on en dire autant des mutilés ? Hélas ! non. Ceux qui ont pointé sur eux leurs fusils, leurs mitrailleuses et leurs canons, étaient, au contraire, de bons patriotes allemands, comme ils étaient, eux-mêmes, de bons patriotes français. C'étaient de bons patriotes bien dociles, bien crédules, obéissant passivement et bêtement aux ordres des dirigeants qui les menaient. Je parle des Allemands, bien entendu. Ils ont aussi des mutilés, eux.

Par un juste et inexorable retour des choses, dont l'implicite logique ne fait réfléchir personne, il se trouve que, chaque mutilé, en France, a sa contre-partie en Allemagne. Chaque manchoir, chaque boîteux, chaque aveugle, chaque aliéné, de ce côté du Rhin, peut trouver son malheureux frère de l'autre côté ; et chacun d'eux peut dire : C'est moi qui ai fait cela à l'autre, qui ne l'a fait à moi-même. Pourquoi ? Pourquoi ?

Ah ! si tous les mutilés de tous les pays pouvaient se joindre, se compléter, se regarder, se confronter ; ils comprendraient que leur misère est commune et que sa cause est la même. Ils comprendraient qu'ils sont à la fois leurs propres victimes et leurs propres bourreaux, qu'ils furent, en même temps, les propres instruments de leur propre torture et les propres auteurs de leur propre mutilation. Attendez, amis, peut-être, au lamentable spectacle de tant de souffrances, en eux et dans les autres, ils s'embrasseraient et en se demandant pardon.

Et ils se pardonneraient ; car ils comprendraient, dans ce moment, que la formidable crime qu'on leur fit commettre et qu'ils expient durement, n'est pas le leur ; et ils sentiraient la nécessité de s'entendre pour en rechercher ensemble les auteurs.

Il est à croire que ce n'est pas chez les déserteurs qu'ils trouveraient les auteurs. Les déserteurs n'étaient pas de la fête. Ils s'y refusèrent toujours avec une énergie que les mutilés devraient être les premiers à admirer.

Les mutilations, le carnage, la ruine, la misère et l'abjection générales ne furent donc pas l'œuvre des déserteurs. Ils furent l'œuvre commune et réciproque de tous les bons patriotes de chaque pays, qui se sont mutuellement crevé la peau sur l'ordre de leurs maîtres.

Pas assez, cependant ; puisque les Maginot, les Loucheur, les Poincaré, les Luchaire, les Hugo Stinnes de France et d'Allemagne brûlent du désir de recommencer l'expérience. Pour ce que ça leur a coûté !

Ceux qui pourraient en douter n'ont qu'à lire les suggestifs discours que M. le lieutenant-colonel Fabry, rapporteur général de la commission de l'armée, vient de prononcer, sous les applaudissements de la Chambre des députés, le 28 février dernier. Ils y verront avec quelle désinvolture, ces messieurs de l'armée et de la Chambre envisagent l'éventualité de fabriquer quelques millions de mutilés de plus, sans compter les morts qui ne comptent jamais puisqu'ils ne réclament pas.

Pour peu que ça continue, les mutilés vont doubler et quadrupler. Ils seront la règle et les hommes complets l'exception. Quelle perspective alléchante pour les jeunes générations, les orthopédistes et les Maginot de demain.

Pour en revenir aux déserteurs et à leur rôle dans la guerre il est vrai de dire que se situant au-dessus de la mêlée ils se sont bornés à regarder piteusement les pauvres bougres qu'on obligeait à s'enterrer



JOAQUINA CONCEPCION

tionaux, féroce, défendent leurs privilèges. La répression s'exerce, impitoyable, contre les prolétaires en révolte. Le cas de Nicolau Fort et de Joaquina Concepcion est le plus tragique de tous, le plus urgent ! Et la C. G. T. Unitaire l'a bien compris en commençant elle-même une campagne de protestation contre l'arrestation de ces camarades et leur livraison, par les gouvernements allemands et français, aux bourreaux de Madrid. L'organisation des syndicalistes révolutionnaires s'honore en prenant nettement position à ce sujet.

Le Proletariat international se doit à lui-même de sauver Fort et Concepcion. D'abord ils sont innocents. Non seulement aucune preuve n'a été fournie contre eux par la justice d'Alphonse XIII, mais encore le gouvernement espagnol sait qu'ils sont innocents. En les faisant extraditer, en les inculquant, en les torturant, en les menant au supplice final, la réaction militariste et religieuse d'Espagne ne fait qu'obéir aux



NICOLAU FORT

Communiste : la négligence criminelle de l'Humanité qui, à la veille du meeting de la C. G. T. Unitaire n'a pas encore fait dans ses colonnes la publicité qui est due à une telle manifestation, doivent démontrer, une fois de plus aux travailleurs, qu'ils n'ont à compter que sur eux-mêmes pour libérer deux de leurs.

Nicolau Fort et Joaquina Concepcion vont mourir. Il faut les sauver, ainsi que Matéo dont le généreux « aveu » n'a eu pour but que de permettre à l'entourage de l'attentat, Casanella, de se réfugier en Russie.

Ils sont innocents, mais, même s'ils étaient coupables (ce qu'ils ne sont pas, nous le répétons), même s'il s'agissait un jour de défendre le véritable meurtrier de Dato, la classe ouvrière se doit de mieux encore de se solidariser avec l'inculpé, parce que dans ce cas, elle prendrait la défense d'un courageux qui se serait dressé contre le régime de terreur et d'horreur sous lequel agonise le peuple espagnol.

LA BEDAINE D'ABORD

J'ai le plaisir de soumettre au lecteur la réponse de mon correspondant à l'article de Colomer « La Bedaine et l'Esprit » et au mien. La polémique, restant courtoise, ne peut être qu'utile et éducative.

FABRICE.

Je ne puis résister au plaisir de féliciter le camarade Colomer pour son très bel article dont je suis trop heureux d'avoir fourni le thème. Rien ne prouve mieux, comme il le dit lui-même, combien les controverses ont leur utilité.

Peut-être, à vouloir trop séparer la « bedaine » de l'esprit, risquer-t-on de retomber dans l'erreur spiritualiste fondée sur la dualité de l'âme et du corps : deux choses si peu distinctes et tellement unies qu'elles se confondent souvent.

Je n'en constate pas moins, avec modestie, que Colomer, sur mes instances, a bien voulu condescendre à accorder quelque importance à la « bedaine » et lui faire sa part.

Cela est d'un sage ; car, comme il le reconnaît lui-même, ce n'est qu'à partir du moment où la « bedaine » est satisfaite, que l'esprit peut prétendre à réclamer ses droits et son importance propres. Ce qui semble bien indiquer qu'il ne vient qu'après.

Nous voici donc d'accord. Mais la question n'est pas tout à fait là. Je n'ai jamais nié les besoins psychiques de l'individu pas plus que je ne vous ai reproché d'avoir nié ses besoins physiques. J'ai seulement essayé d'appeler votre attention sur l'ordre de priorité qu'il convenait d'accorder à ces deux catégories de besoins, tant par rapport à nous-mêmes que par rapport à notre propagande et la masse des déserteurs à laquelle elle s'adresse.

La priorité du physique sur le moral n'est pas discutable, Colomer la pose en fort bons termes en disant : « Quand je n'ai pas man-

pour la gloire pour M. Poincaré et pour le roi de Prusse. Ils n'ont pas mis ces pierres à l'endroit où il faut, c'est un fait. Ils ont mis les pierres à l'endroit où il ne faut pas.

Quelque opinion qu'on ait sur les causes du massacre et sur ses conséquences, il faut, quand même et malgré tout, reconnaître que les déserteurs n'ont rien fait de plus que de participer avec un courage qui valait bien celui d'aller se faire tuer par peur du gendarme.

Et puis, quoi ? Qui donc se plaint ? Qui donc réclame ? Est-ce que la boucherie n'a pas été assez pourvue ? La saignée n'a-t-elle pas été assez abondante ? La matière humaine, chair à canon, viande à mitraille, n'a-t-elle pas prodigieusement gaspillée, impitoyablement sacrifiée, copieusement meurtrie, suffisamment déshonorée, pour regretter de n'en avoir pas eu quelques quintaux de plus à écrabouiller ?

A qui servirait-il d'avoir deux cent mille mutilés de plus ? Les députés mutilés n'ont-ils pas assez d'électeurs ? C'est à vous, M. Maginot et à vos amis que nous nous permettons de poser ces questions. Quant aux déserteurs, on se refuse à la turric imbécile ordonnée par les ministres, ils ont proclamé hautement, consciemment, bravement à leurs risques et périls, le droit sacré de l'individu à disposer de lui-même.

Au milieu de la folie, de la sauvagerie, et, disons le mot, de la lâcheté générales, ils ont donné au monde le plus bel exemple de courage, d'indépendance, de dignité et de raison qu'on pouvait attendre d'hommes isolés, perdus au milieu d'une cohue de bandits et de forcenés en délire.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

PLAT OPPORTUNISME

Beaucoup de camarades russes croient qu'il est de notre devoir de blâmer publiquement, dès l'abord, les traités qui ont soutenu la guerre impérialiste avant de nous rencontrer avec les représentants des Internationales II et III et celle d'Amsterdam.

Mais malgré tous les crimes de Vandervelde et de ses amis, ces leaders jouissent encore de la confiance de la partie conservatrice de la classe ouvrière. Voilà pourquoi nous ne devons pas aborder ces questions.

(Discours de Zinoviev, de l'Humanité du 10 mars.)

La Révolution, la Liberté et le Proletariat

Leurs « deux » sont, tant bien que mal, attelés ensemble au char de la République. N'ayant pas de dieux, nous ne prenons pas la peine de les atteler à un char. Et nous n'éprouvons le besoin d'élever aucune idole pour permettre à la République de rouler carrosse. Nous voulons que les roues de l'Etat, qu'il soit monarchiste, démocratique ou socialiste — sont faites pour écraser l'individu. Aussi trouvons-nous logique, anarchiste, de placer au passage du char un obstacle qui use les roues ou les broie, afin d'enrayer ou d'arrêter sa marche meurtrière.

Voilà déjà un point sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec Romain Rolland qu'avait Henri Barbusse : Nous ne sommes pas républicains.

Aujourd'hui, sur le sujet de la Révolution, comme hier, à propos de la guerre, Romain Rolland et Henri Barbusse parlent une même langue qui n'est pas celle des anarchistes.

Pendant la guerre mondiale, l'anteur du Feu et l'écrivain d'au-dessus de la Mêlée restèrent, malgré leur horreur des conflits entre patries, des patriotes. Ils croyaient tous deux à la France, à la nécessité de la guerre. Seulement, ils voulaient tuer la haine dans le cœur des combattants.

« Comme les soldats de la Révolution », disait Rolland, combattants non pas contre — mais pour nos ennemis. « La France ne brise pas les chaînes pour en imposer d'autres », affirmait-il aussi dans sa confiance du rôle humanitaire de son pays.

Voilà un second point sur lequel nous ne pouvons pas plus nous entendre avec Romain Rolland qu'avait Barbusse : Nous ne croyons pas à la France.

Pendant la guerre leurs deux éditoriaux attelés au char de la France, comme ils le sont maintenant à celui de la République. Déjà, s'il n'y avait pas de dieux, elles s'effondreraient comme des divinités en carton-pâte sous une trombe d'eau et il n'en resterait rien que des mots, des mots, des mots — de grands mots pour faire peur aux petits hommes qui doivent rester bien sages dans leurs coins.

Romain Rolland prononce le mot : « Liberté ». Va-t-on justifier par cette formule et les déductions psychologiques ou métaphysiques qu'il en tire son abstention dans le combat révolutionnaire ? Se contenterait-il ainsi de l'activité spirituelle, laissant à d'autres le soin de suivre ses conseils d'hérésie ?

Cela sera facile à un Romain Rolland qui n'est pas un prolétaire. N'ayant pas à assurer quotidiennement, par un labeur pénible, la subsistance de son corps, acceptant de vivre en bourgeois, il pourra affirmer sa liberté d'esprit, la faire resplendir, prêcher l'indépendance et la pureté du République, en dépit des nécessités matérielles. Ainsi n'aurait-il pas grand peine à ne pas commettre d'injustice et pourrait-il à bon prix « respecter les suprêmes valeurs humaines ».

« Liberté » pour nous qui sommes aux prises avec les difficultés de la vie matérielle, pour nous qui souffrons du travail social, de l'exploitation capitaliste, des dures conditions du salariat, de la compression de nos besoins primordiaux, de la laideur de vivre dans des taudis et de la fuite incessante, devant nos mains tendues, des instruments de notre bien-être, pour nous « Liberté » n'est ni une formule métaphysique, ni un concept politique. Liberté ne nous sert ni à compléter notre conception de l'âme humaine en général ni à justifier l'existence d'un système gouvernemental. Liberté, pour le prolétaire, c'est la liberté de choisir les formes de son activité productive ; c'est la liberté de travailler à sa guise dans les ateliers et les usines ; c'est la liberté de posséder les outils de son labeur ; c'est la liberté d'organiser sa production et de jouir des fruits de son effort. C'est aussi la liberté de manger à sa faim ; la liberté de contempler les beaux paysages et de se pencher, avec une tête qui ne vacille pas d'un lourd sommeil fiévreux, sur les livres.

C'est seulement après avoir songé à la liberté du corps que le prolétaire peut imaginer la liberté de l'esprit.

Pour conquérir cette liberté, les travailleurs ont un rude combat à mener contre ceux qui leur disputent. Il leur faut s'organiser entre eux, se dresser bravement contre les exploitateurs et les gouvernements qui brutalisent et veulent les maintenir dans l'esclavage.

C'est le désir de liberté qui devenant volonté de liberté crée dans le prolétariat la force révolutionnaire.

Dans une lettre à Amédée Dunois, Romain Rolland déclare : « Avec le prolétaire toutes les fois qu'il respectera la vérité et l'humanité. »

Contre le prolétaire, toutes les fois qu'il violera la vérité et l'humanité.

Ces deux phrases me semblent deux non-sens.

Est-ce que le prolétaire n'est pas la vérité même et l'humanité même ?

Le prolétaire, ensemble des êtres humains qui travaillent pour produire les biens nécessaires à la vie humaine, voilà tout ce qui peut contenir pour un esprit

de raison qu'on pouvait attendre d'hommes isolés, perdus au milieu d'une cohue de bandits et de forcenés en délire.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.

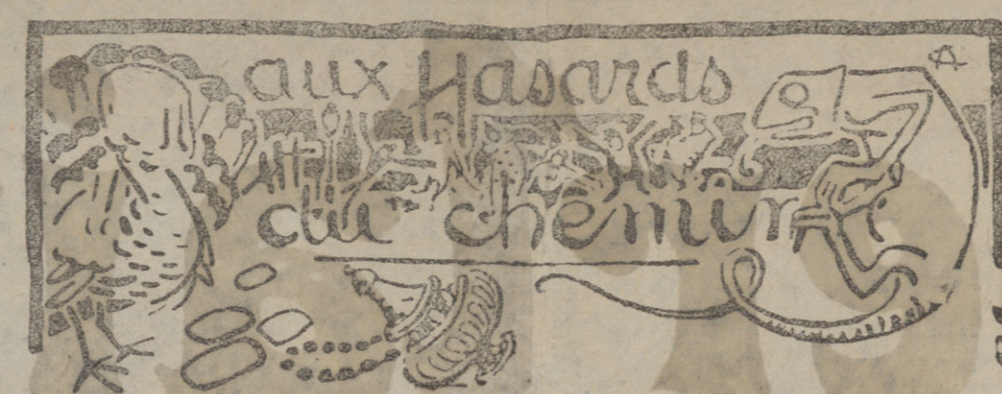
Si tout le monde en avait fait autant, en suivant cet exemple, si naturellement logiques, si noblement humains ? Si vous l'aviez suivi, vous-mêmes, braves mutilés, au lieu de suivre, bénévolement, comme des moutons, vos bouchers qui vous menaient si allégrement à l'abattoir ? Vous n'auriez pas à déplorer vos mutilations et nous n'aurions pas à regretter la mort prématurée de quinze millions d'hommes, que leur ignominie, stupidement, que de leur ignorance et de la vôtre.

Les déserteurs sont absolument en dehors de tous ces crimes, dont vous n'êtes à la fois les exécuteurs et les victimes. Ils ont consenti, et, dont, croyez-le bien, il n'y a pas lieu d'être fier.

C'est donc pas pour eux qu'il pourrait être question d'amnistie ; c'est pour les coupables. Or, les coupables, ce ne sont pas les déserteurs.

Bien au contraire, ils sont les seuls qui soient absolument innocents de tout le sang versé ; absolument étrangers à toutes les vilenies et compromissions du grand crime mondial ; absolument purs de toute souillure patriotique.

Ils n'ont que faire de l'injurieuse amnistie des vrais coupables, des vrais criminels qui, pour donner le change sur leurs responsabilités, émettent l'impudente prétention de dispenser une amnistie, dont ils auraient grand besoin pour eux-mêmes.



Le délégué inamovible

Le Conseil de l'Internationale Syndicale Rouge a tenu à Moscou, le mois dernier, une séance plénière.

Le syndicalisme français y était représenté.

Par qui, grands dieux ?

Rosmer, Rosmer, Rosmer ! Par qui voulez-vous que le syndicalisme français soit représenté à Moscou, sinon par Rosmer ?

Voyons, vous savez bien que le mouvement français ne comptait que deux syndicalistes véritables : Rosmer... et puis Monatte.

Depuis que Monatte a disparu de la circulation, il n'y a plus, en France, qu'un seul, pur, qu'un vrai syndicaliste : Rosmer !

Et comme il est seul, c'est lui qui représente la France à l'I. S. R. Il a pris sur lui de se désigner. Ce qui explique qu'il y soit le délégué inamovible... perpétuel.

Courage sublime

A l'issue de cette même séance du Conseil de l'I. S. R., une motion de protestation fut adoptée contre la remise des libertaires espagnols aux bourreaux d'Espagne... nous apprend l'Humanité.

Quel admirable dévouement ! Quelle abnégation suprême ! Ces pauvres victimes libertaires espagnols, tout de même ! De Moscou, on pense à eux... ils sont si loin !

Et de Moscou on oublie ces pauvres victimes anarchistes russes, emprisonnés depuis des mois ou des années, quand ils ont eu la chance de ne pas être fusillés !

Ils sont si près des yeux... et si loin du cœur, ceux-là !

Philanthropie

Connaissez-vous M. Cognacq ? M. Cognacq, c'est le propriétaire et patron des magasins de la Samaritaine. M. Cognacq est un généreux philanthrope. Ces jours derniers, un décret communiqué à la presse nous informait qu'il venait de verser un nouveau million à l'œuvre d'assistance aux familles nombreuses, ce qui porte le total de ses versements à cette œuvre à 65 millions de francs.

Quelle âme charitable ! que ce M. Cognacq ! Donnez que l'Etat ignore toutes ses bonnes actions. Donnez que l'Etat ignore qu'il n'envoie pas à la presse des communiqués chaque fois qu'il lui arrive de ficher à la porte ses vieux employés n'ayant plus que quelques années, voire quelques mois de travail à accomplir pour bénéficier de la pension de retraite qu'il leur attribue généreusement et dont il les prive, tous, systématiquement, par un renvoi brutal.

En récompense de leurs bons et loyaux services, et au nom de la sainte philanthropie, sans doute !

Journalisme

L'organe officiel du Parti Communiste éprouva récemment le besoin d'offrir à ses lecteurs quelques lumières sur la pensée de Georges Sorel. Excellent idée.

Mais savez-vous qu'il n'aurait délégué auprès de l'auteur des Réflexions sur la Violence et de la Décomposition du Marxisme pour l'interrover ? Sans doute, direz-vous, un très vieux militant connaissant à fond les théories socialistes, l'ère de Marx et susceptible de vulgariser pour les lecteurs communistes la pensée de Sorel parfois si profondément complexe ?

Eh bien, c'est Bernard Lecache qui fut chargé de cette mission !... Ce nom ne vous dit pas grand chose, peut-être ? Mais pour qui sait que ce jeune homme hantait les théâtres d'opéra et de ballets et les boîtes de nuit que l'écrit marxiste, on peut s'étonner d'un pareil choix.

Fort heureusement, Sorel n'a rien dit... ou presque — du moins Lecache le dit en première page de l'Humanité. Mais s'il s'était livré à de longues dissertations sociologiques, il est permis de demander si qui les aurait rendues intelligibles au petit Lecache ?

« Comment celui-ci eût-il pu les clairement exposer aux communistes de plus en plus épris de leur Humanité ? »

Découverte !

L'échotier de la Vie Ouvrière paraît tomber de la lune. Parce que Lecoq et Colmer, au récent C. N. C. de la C. G. T. U., se sont élevés contre l'admission des syndicalistes autonomes au prochain Congrès confédéral et leur ont opposé, pour les embarrasser, Bastien et Casteau.

Diantre ! L'échotier de la Vie Ouvrière ne tirait-il point le Libertaire ? N'aurait-il pas eu connaissance, par hasard, du long

manifeste de l'Union Anarchiste invitant les anarchistes à rallier la C. G. T. U. ? Parmi les anarchistes, Bastien et Casteau sont presque les seuls à prêcher l'autonomie à outrance. Eh ! oui, nous ne sommes pas d'accord avec eux. Mais cette divergence est de notoriété publique. Il faut avoir la bonne foi de la Vie Ouvrière pour feindre de l'ignorer, voilà tout !

Toujours par la grâce !

Daniel Renoult et Marcel Cachin étaient parvenus à la Conférence de l'Exécutif de l'Internationale Communiste le Parti français.

Ils avaient mission de combattre et de repousser la formule du front unique. Ils revinrent de Moscou, ayant scrupuleusement rempli leur mandat... puisqu'ils maintenaient de farouches parisiens du front unique.

C'est n'est pas le Parti Communiste qui fait sa propre loi. Lénine et Trotsky se chargent de la lui fabriquer. Le Parti expose, Moscou dispose et impose.

Renoult et Cachin touchés par la grâce, le Parti tout entier ne tardera pas à se prosterner aux pieds des deux bolchevistes, à s'incliner devant leur volonté. C'est, à brève échéance, la totalité des très épris communistes embarqués sur le galère du front unique, au commandement de Jouhaux et d'Albert Thomas, de Monmousseau et de Renaudel, de Dumoulin et de Longuet et, au-dessus de tous, Radek et Poincaré leur donnant la bénédiction par le truchement de Marcel Cachin.

Un « gendarmes »

Peut-être avez-vous oublié M. Jean-Michel Renaitour ? Oh ! ce n'est pas là un oubli qui lui soit préjudiciable ! Mais, souvenez-vous... M. J.-M. Renaitour est un jeune spécimen de la gendarmérie qui tint à honneur, comme tant de ses illustres devanciers, de faire une carrière et nécessairement d'être le milieu et journaux dits d'extrême gauche.

Ceci n'engage à rien, direz-vous ? Non, certes. Et c'est sans doute pourquoi M. J.-M. Renaitour n'a pas cru démentir quand, prenant la défense de Balouta, à une récente manifestation littraire, il disait de son auteur, M. René Maran, qui est son ami : « S'il avait fait œuvre antiraciste, je ne l'aimerais pas ; car faire la France, je ne n'en ai pas le droit. »

C'est n'est pas grave, allez ! Il est peut-être bon, quand même, de rappeler qu'il nous souvient d'avoir jadis entendu de nos propres oreilles, dans certaine salle de rédaction de certain quotidien, M. Jean-Michel Renaitour faire de véhémentes déclarations antilittéraires et... antipatriotiques.

De là à aller la France, il n'y a qu'un pas, n'est-ce pas ? Un pas que l'on franchit avec aisance en se transportant d'un milieu à un autre, d'une salle de rédaction à un salon littéraire.

A la merci des gouvernants

Un petit scandale, qui ne nous surprend guère, car il devait lui ou tard surgir, vient d'éclater dans le Parti Communiste français. Malgré les dénégations répétées des « as » du Parti, un fait se confirme tout de même : depuis quelques semaines sous le mandat... Directement ou indirectement, Marcel Cachin a été l'émislaire du gouvernement russe auprès du gouvernement français.

A la suite de ces tractations diplomatiques secrètes, des engagements ont été pris de part et d'autre. Résultats : la violence contre les journaux officiels du Parti contre Poincaré-l'agresseur a été considérablement atténuée qu'elle en est devenue anodine, en échange de quoi Poincaré va sans doute, à Gènes, reconnaître le gouvernement des Soviets. Pour donner quand même l'illusion que rien n'est changé dans la politique d'opposition du Parti, on annonce la reprise imminente de la campagne contre Poincaré.

Et voilà à quel aboutit, en réalité, la belle intransigence verbale des leaders du « seul grand Parti révolutionnaire » : non seulement être à la disposition du gouvernement russe, mais encore à la merci du gouvernement français.

Marcel Cachin a-t-il vraiment la tradition d'éprouvé et glorieuse ? Il la dépasse, même !

Mais qu'en pensent les membres du Parti, qui croient à sa vertu révolutionnaire, à ses principes sacres de lutte de classe ? En reviennent-ils, cette fois ?

LE ROMANICHEL.

ments insuffisants et achètent de la rente, des bons de la Défense nationale, des Rio-Tinto, des Compagnies Transatlantiques, des Acieries d'Homécourt, des Forges de Denain... et des titres russes. Ceux qui n'ont pas aller au bal, dans leur commune, parce que ce n'est pas bien porté et qui vont se soulager périodiquement au bord de la ville voisine, etc., etc.

Je pourrais continuer ainsi longtemps : il y a beaucoup à dire, mais ce n'est pas le moment. Il est bien évident que tous ceux-là, toute cette bande servile et dévouée de suiveurs, de lèche-bottes et d'esclaves résignés est prête pour toutes les dictatures. C'est parmi eux que le citoyen Gyal trouvera demain ses fidèles les plus dévoués. N'est-ce pas que les patriotes les plus exaspérés, les galonnés les plus décorés et les plus pourvus de citations, les plus acharnés et les plus tenaces de nos voteurs de crédits, que l'on a fait en un tour de main, les communistes les plus éprouvés ?

Il est bien certain que, dans l'enseignement comme partout ailleurs, ceux qui penchent le plus à droite aujourd'hui, opinent à gauche demain avec une énergie d'autant plus vigoureuse qu'elle sera plus neuve. Maintenant, pouvons-nous dire que cette masse moutonnaire forme la majorité du corps enseignant ? C'est là question de statistique. Et de statistique délicate.

Barbusse conclurait délibérément que il affirme sans sourcilier : Les intellectuels

NOUS NE POUVONS ALLER A MOSCOU

Cependant, nous croyons en plus qu'il est inutile d'aller à Moscou et que ce serait aller au-devant d'une déception que de supposer que l'élément syndicaliste pourrait obtenir le contrôle, alors qu'il serait si aisé pour les éléments politiques d'avoir toujours la majorité en absorbant les délégués de la minorité comme ils l'ont fait au dernier Congrès.

(D'une lettre de Georges Williams, des I.W.W. d'Amérique, au Syndicaliste Révolutionnaire.)

Propos d'un Paria

Je viens de lire ces mots, écrits par un militant de l'antimilitarisme « ancien combattant » :

« Militarisme rouge, ça ne veut rien dire. »

Evidemment ! J'ai déjà eu maintes fois malheureusement l'occasion de le répéter. Il n'y a pas plus de militarisme rouge qu'il n'y a un blanc ou un tricolore. Et il y a le militarisme, tout simplement. Et il y a l'armée qui sert toujours à défendre l'intégrité du territoire et ces nobles conquêtes que les républiques si profondément démocratiques résument dans ces mots fameux : Liberté, Egalité, Fraternité !

L'armée, qui doit seulement n'être pas, avoir pour mission d'empêcher les voisins ambitieux et cruels de nous soumettre à leur odieuse barbarie !... L'armée, la grande famille, la toujours glorieuse armée, que tous les gouvernements entretiennent avec un soin jaloux et sur laquelle ils comptent pour réprimer les élans de révolte des peuples dont ils ont la prétention d'assurer le bonheur.

Préalablement préparés par les prêtres de toutes les religions et par l'enseignement officiel des citoyens libres et égaux sont dirigés de gré ou de force vers les casernes où on leur apprend le noble métier des armes, c'est-à-dire l'art de faire en bandes ce que d'autres jugent plus avantageux de faire isolément.

Il faut dire que l'acte de celui qui sans uniforme envahit un territoire, tue ses habitants et emporte son bien, s'appelle un crime, tandis que le même geste, mais accompli collectivement et sous la bannière d'un gouvernement est grandement honoré et vaut à ses auteurs des distinctions variées.

Tout a été dit et redit sur l'armée, sa discipline abrutissante, ses vices, ses crimes. La plus horrible des guerres n'a que bien faiblement dessillé les yeux des travailleurs, eux, qui sont les éternels victimes. Certains d'entre eux, abusés par les charlatans de la politique, rêvent d'une armée qui échapperait aux tares habituelles et inévitables.

C'est qu'on leur a dit avec des trémas dans la voix : « La Révolution, camarades, ne peut se faire avec des manches à balais, on ne chassera pas les capitalistes à coups de plumet ; ils ont une armée, il faut en constituer une, et qui soit disciplinée, et qui sache faire la guerre. Il faut faire du sport pour pouvoir devenir plus tard de solides soldats de la Révolution, etc., etc., etc. »

Si l'acte de chasser du pouvoir une minorité qui s'y trouve, pour la remplacer par une autre qui sera d'autant plus despotique qu'elle sera plus agissante ; si ce haut fait constitue la Révolution, on ne peut aller contre ; ils ont raison. Il leur faut une armée qui leur rendra les mêmes services que celle qui l'aura précédée rendait aux précédents gouvernements. A moins que ce ne soit la même !

Mais quand on estime que la Révolution, c'est autre chose, quand on croit qu'il n'y a pas d'individus prédestinés pour assurer par la force le bonheur d'autres individus ; quand on

Quelques Mensonges Bolchevistes

SUR LES ANARCHISTES RUSSES

L'Humanité du vendredi 10 mars publie un petit article, signé S. Yenov, qui voudrait être véridique, et qui a pour but de dénigrer les anarchistes russes.

Elle avoue que l'article est tiré de la Correspondance Internationale, organe officiel, si ce n'est officiel, du gouvernement russe, paraissant à Berlin.

Nous ne révélerons pas nous-mêmes, cette fois, les mensonges qu'il contient. Nous nous réservons d'intervenir auprès des éditeurs du journal, afin de leur faire saisir les erreurs graves que les gouvernements bolchevistes commettent, en raison de leurs idées et de leur propagande.

Aujourd'hui, la parole est à Berlioz, sur le sujet.

LE LIBERTAIRE.

Il y a encore très peu de temps, les bolchevistes, et principalement ceux qui se trouvent hors de la Russie, étaient formellement, aux yeux des anarchistes, des persécutionnaires, des ennemis, des représentants de l'Etat bolcheviste.

Il est un fait certain, c'est qu'ils ont changé de tactique; ils ne peuvent plus nier les faits, maintenant qu'ils sont connus de tous, mais ils essaient de les « expliquer » de leur mieux.

Le terme de « contre-révolutionnaire » a acquis une grande popularité dans le parti bolcheviste, et est appliqué, à tort et à travers, à quiconque s'élève contre sa politique.

Je crois que les bolchevistes auront à fournir d'amples explications pour justifier leur despotisme. Ce terme de « contre-révolutionnaire » a perdu le pouvoir d'effrayer les gens et ne méprisera pas de dire toute la vérité. Ce n'est qu'un apprenti sorcier qui veut faire croire qu'il est le maître du monde, et qu'il peut tout faire. Car, lorsque toute la lumière sera faite sur la Russie et le développement de la Révolution, il apparaîtra clairement que le plus grand facteur contre-révolutionnaire ne fut pas Denikine, Kolitch, etc., mais bien l'Etat bolcheviste lui-même.

Voici quelques-unes des explications données par la presse communiste sur la défection des camarades anarchistes emprisonnés : 1° les anarchistes russes ont activement aidé les éléments contre-révolutionnaires; 2° ils ont prêté main forte à Makno; 3° ils ont pris part à tous les soulèvements.

Maintenant, examinons ces accusations point par point.

En premier lieu, ceux qui connaissent quelque peu l'histoire bolcheviste savent que l'Etat bolcheviste n'a été fondé que par la force, et que les prisonniers, il n'y a aucune personne ayant pris part à la contre-révolution ou aux soulèvements : celles-ci sont fusillées aussitôt par la Tcheka.

Ensuite, les communistes accusent les anarchistes d'avoir prêté main forte au « pogromschik (1) Makno ». D'abord, c'est une infamie d'accuser Makno d'être un pogromschik. Puis, les bolchevistes russes eux-mêmes ont toujours considéré Makno comme un véritable révolutionnaire et un grand héros militaire (tant que leurs relations furent amicales, naturellement).

En octobre 1920, le gouvernement bolcheviste signa une alliance officielle, politique et militaire avec Makno et son armée. Les communistes d'Europe ont dû constater que Makno n'était pas un simple révolutionnaire, mais un véritable héros.

Il y eut, en effet, quelques cas de banditisme commis par quelques éléments de l'armée de Makno. Ces choses sont communes à toutes les armées. L'armée rouge n'aurait-elle pas à enregistrer de pareils incidents ? N'était-ce pas un cas fréquent dans la cavalerie du fameux Budenny, de l'armée rouge, d'attaquer et de massacrer la population juive ? Plusieurs régiments de l'armée Budenny ne furent-ils pas sévèrement punis, et non nombre de soldats fusillés pour ces faits, en mars 1921 ?

Melnichansky, éminent communiste et président des syndicats ouvriers du district de Moscou, ne fut-il pas délégué spécialement, ainsi que plusieurs autres membres du parti communiste pour faire une enquête sur les méfaits commis par l'armée de Budenny ?

Ces faits sont connus de toute la Russie. J'étais intimement lié avec Melnichansky, qui me les rapporta personnellement.

Est-ce une raison, parce qu'une armée compte dans ses rangs quelques canailles, pour rendre les autres membres de l'armée responsables ? Je ne puis accuser Troitzky d'être un « pogromschik » parce que l'armée de Budenny ou quelque autre partie de l'armée rouge fit des « pogroms ». Cependant, ce fut exactement ce que les communistes firent à l'égard de Makno.

Puis, les communistes accusent les anarchistes d'avoir prêté main forte à Makno. C'est une infamie. Les anarchistes en Ukraine par les bandes de Zeleny et autres contre-révolutionnaires furent attribués à l'armée de Makno. Mais des enquêtes faites, il résulte que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, aucun membre de son armée ne se trouvait dans l'entourage.

C'est un fait historique que Makno et ses partisans ont toujours fait une active propagande et une agitation contre la religion, le nationalisme et leurs préjugés. Le massacre des juifs était très sévèrement puni dans son armée.

Le 12 mai 1919, un acte de banditisme fut commis sur la colonie juive de Garkvy (Alexandrovsky uyezd) ; plusieurs familles juives furent massacrées. Makno nomma une commission d'enquête qui aboutit à l'arrestation de plusieurs paysans du village de Uspenovka. Bien que ces paysans ne fussent point partie de l'armée de Makno, ils furent mis à mort.

Bien des cas semblables pourraient être relatés, prouvant l'attitude de Makno et de son armée. Je n'en citerai qu'un seul entre tous :

C'était le 4 ou le 5 mai 1919, lorsque Makno, accompagné par quelques membres de son armée, se rendait à Gelyay-Pole pour se rencontrer avec L. Kameneff, représentant spécial de la République des Soviets, et quelques membres du gouvernement bolcheviste de Karkov. A la gare de Verkhny-Tekmak, Makno aperçut soudain une grande affiche sur le mur, portant ces mots : « Mort aux juifs ! Sauvez la Russie ! Vive Baïka Makno ! »

Il fit immédiatement demander le chef de gare, et découvrit que ce dernier était l'auteur même de l'affiche. C'était un ancien « poustanetz » (paysan rebelle) qui s'était battu contre Denikine, Makno le tua sur-le-champ.

Tout en outre, à ma connaissance, de nombreuses proclamations, tracts, etc., où Makno faisait appel aux paysans, les adjurant de respecter et de protéger les juifs. Il y en avait un grand nombre dans l'armée de Makno, et plusieurs d'entre eux étaient revêtus de ses amis personnels, membres au comité exécutif des soviets révolutionnaires.

En conclusion, je dois dire que tout le monde, en Russie, connaît l'histoire d'Ataman Grigorieff, leader d'une grande armée de « poustanetz ». Grigorieff vint à bout des forces de l'armée de Makno. Un grand meeting fut décidé pour le 15 juillet 1919 dans un village près d'Alexandria, province de Kherson. Grigorieff et une partie de son armée étaient présents, ainsi que toute la classe paysanne des provinces voisines. L'armée de Grigorieff se composait de 7.000 à 10.000 hommes. Il avait pris possession d'Alexandria, Spamenka, Elisavetgrad, et se proposait d'entrer à Ekaterinoslav. Devant prendre la parole à ce meeting : Grigorieff, Makno, Tchubak, et quelques représentants de la classe paysanne. Grigorieff prit la parole, puis Makno. Celui-ci accusa Grigorieff d'être un contre-révolutionnaire, produisit lettres et télégrammes de Grigorieff à l'appui, dénonçant les horreurs commises par Grigorieff et son armée en mai 1919. Makno déclara ensuite que la Révolution était désignée pour le mouvement révolutionnaire paysan. Ayant terminé son discours, Makno se tourna vers Grigorieff et le tua devant toute l'assistance.

Voilà ce que faisait, en réalité, le « pogromschik » Makno.

Je crois que, dans l'intérêt même de la vérité, il était nécessaire d'éclaircir certains points et de réduire à néant quelques-uns de ces trop fameux mensonges répandus sur le mouvement paysan en Ukraine.

Maintenant, examinons l'accusation portée par les bolchevistes que les anarchistes ont aidé Makno, ont pris une part active dans la contre-révolution et ont participé aux soulèvements.

Je sais que, sur ce point, nos camarades n'ont eu, jusqu'à ce jour, que peu d'informations, spécialement en ce qui concerne « l'aide apportée à Makno ».

Il y eut beaucoup de rumeurs, d'accusations, de démentis. Je citerai des faits.

Il y a plusieurs branches du mouvement anarchiste en Russie. Les plus importantes sont :

- 1° La Confédération des anarcho-syndicalistes ;
- 2° Le groupe « Golos-Truda » ;
- 3° La Fédération des communistes anarchistes ;
- 4° Les anarchistes universalistes ;
- 5° La Confédération des organisations anarchistes d'Ukraine, connue sous le nom de « Nabat ».

Puis, plus tard, je dirai le rôle des anarchistes dans la Révolution russe (rôle très important), ainsi que l'analyse des théories, méthodes et tactiques des divers courants anarchistes existant actuellement en Russie.

Pour le moment, je me contenterai de relater l'attitude des organisations ci-dessus vis-à-vis du mouvement de Makno et la question des soulèvements.

La Confédération anarcho-syndicaliste ne considère pas le mouvement de Makno comme un mouvement anarchiste. Elle est, en outre, opposée aux soulèvements armés contre le gouvernement bolcheviste jusqu'à ce que le peuple de Russie soit prêt pour une révolution.

Le groupe de « Golos Truda » a toujours été opposé au mouvement de Makno, l'a critiqué sévèrement et est contre les soulèvements armés. Ce groupe est anarcho-syndicaliste, mais diffère sur certains points de vue de la Confédération anarcho-syndicaliste. Il consacre son énergie presque exclusivement à la publication des œuvres de

Kropotkine et autres écrivains anarchistes. La Fédération des communistes-anarchistes, connue sous le nom de « Karel'skaïa », est une organisation « à l'usage des bolchevistes ». Elle a été officiellement reconnue et approuvée par le Parti Communiste de Russie.

Dans les informations et directions envoyées régulièrement par le Comité Central du parti dans les groupements de provinces, Karel'skaïa est présentée comme « très respectée » et « très sympathique aux bolchevistes ». Ces anarchistes ne sont sûrement pas des contre-révolutionnaires (d'après le point de vue bolcheviste), ni partisans de Makno.

Les anarchistes universalistes ont toujours été en excellentes relations avec le régime bolcheviste. Ils ne furent jamais inquiétés. Ils eurent même l'autorisation de faire paraître leur publication : l'« Universel », d'ouvrir une librairie et un restaurant à leur club, rue Tverskaya, à Moscou.

Les universalistes ont toujours été opposés à Makno et aux rebelles.

Cette organisation n'eut pas à souffrir du gouvernement bolcheviste jusqu'à ces derniers temps. Ce ne fut que dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1921 que la section anarcho-universaliste de Moscou fut dissoute et un grand nombre de ses membres emprisonnés. Parmi eux se trouvaient Askoff, Barnash, Shapiro, Glitnik et Simichin, membres du secrétariat de la section de Moscou.

Askoff et Barnash sont membres du Soviet de Moscou, élus par les ouvriers. Ils militent depuis environ 17 ans comme anarchistes de valeur. Ils ont été très actifs dans leur théorie en pratique, ont compris facilement qu'ils étaient dangereux pour le parti bolcheviste, et que celui-ci pensa bien faire en les éliminant. Ceci est la chose la plus aisée en Russie, avoir la tête coupée, et s'en aller, sans secret, et sans Tcheka travailler au secret, et n'ayant rendu compte de ses actes à personne.

A ma connaissance, un petit incident très intéressant peut donner une idée de ce qu'est la « dictature du prolétariat », alias la Tcheka.

En octobre 1921, je venais prendre mes repas au restaurant universaliste de Moskou, j'y rencontrai Barnash, Askoff et Shapiro (non Shapiro du « Golos Truda », mais Shapiro, anarcho-universaliste). Ils étaient en discussion et m'invitèrent à y prendre part. Barnash avait eu maille à partir avec les autorités et il allait chaque année pendant l'été, travaillant son petit morceau de terre, ainsi que tout bon paysan.

Barnash nous fit part de sa décision de soumettre son cas aux autorités centrales à Moskou, lesquelles en décideraient. Askoff et moi-même, lui conseillâmes de consulter Kameneff, président du Soviet de Moscou, et un des premiers leaders communistes de Russie. Ce qu'il fit, accompagné de Shapiro. Ils n'en sont jamais revenus.

Nous passâmes trois jours de terrible anxiété, frottant Moscou dans tous les sens.

Je téléphonai à Kameneff qui me répondit qu'en effet nos deux camarades étaient venus lui rendre visite et qu'il leur avait conseillé d'expliquer leur affaire à la Tcheka. Ceci nous parut très suspect. Je téléphonai à la Tcheka, lui disant que nous étions des anarchistes (de Russie), puis à la Tcheka (Commission extraordinaire de Moscou) et, finalement, à la Tcheka (Commission spéciale). Personne ne put nous donner d'explications sur la disparition de nos camarades. On me dit qu'ils étaient morts. Je crois que les renseignements étaient véridiques.

Je n'en fus alors trouver Tchistakoff, une des premières personnalités de la Tcheka. Celui-ci me fit part de la visite de nos deux camarades, de leur conversation amicale. Nous nous sommes mis à discuter de la mort de nos camarades. Cela était inexplicable. On se mit à leur recherche : visites dans les hôpitaux, prisons, etc., tout fut vain. Le quatrième jour seulement, Tchistakoff nous avoua que Barnash et Shapiro étaient retenus à la Tcheka. Ils avaient été arrêtés à l'issue de leur visite dans les hôpitaux, prisons, etc., et depuis et d'autres camarades les ont rejoints.

La loi des Soviets exige qu'aucun de ses « députés » ne soit arrêté, sauf sur présentation d'un ordre signé du président du Soviet.

Barnash et Shapiro furent donc arrêtés sans ordre. La Tcheka seule faisant la loi en Russie.

Le lecteur peut s'imaginer ce que peut devenir un simple citoyen de la République « socialiste » lorsque les membres du Soviet de Moscou, connus dans toute la Russie et possédant de nombreux amis, peuvent disparaître aussi facilement. On peut se demander si les explications sur l'attitude des diverses organisations anarchistes vis-à-vis de Makno. Mais je n'ai pas encore parlé des relations de la Fédération « Nabat » avec Makno. Les groupes « Nabat » furent actifs dans le Sud exclu-

sivement. Ils étaient très solidaires de la classe paysanne ukrainienne, vivaient dans les mêmes conditions et subirent les exactions des mêmes régimes. Dans certaines villes il y eut 14 différentes formes de gouvernement durant les années 1918-1920. Pour eux le mouvement Maknotiste n'était pas tout à fait anarchiste.

Etant données les circonstances, les membres de la Fédération « Nabat » se trouvaient en contact avec Makno et son armée surtout lorsque cette dernière occupait les districts où ils vivaient, ce qui arriva très fréquemment en Ukraine.

Ils furent donc à même de se rendre compte de ses activités, du véritable caractère des soulèvements paysans — et pourront en parler librement d'ici peu, certains de ces camarades ayant quitté la Russie. J'attire particulièrement l'attention des lecteurs sur l'organe officiel des « Nabat », année 1920, qui projeta la lumière sur l'attitude de Makno et du mouvement paysan.

Lorsque les bolchevistes désespérèrent de réduire à néant l'armée de Wrangel et Makno avançant sensiblement de Crimée, ils firent alliance avec celui-ci (octobre 1920). Les bolchevistes furent les premiers à louer le génie militaire de Makno, et à le considérer comme un héros pour une personne qui n'est que l'armée de Wrangel, secondée par les forces contre-révolutionnaires alliées d'aboutit point.

L'alliance politico-militaire des bolchevistes avec Makno consistait en sept paragraphes ; elle fut signée par le représentant de l'armée de Wrangel, le général Kurilenko, et par les représentants de l'armée de Makno, Askoff et Shapiro.

L'article 2 de cette alliance comporte ceci :

« Pleine liberté d'agitation et propagande, orale ou écrite, pour les maknotistes et anarchistes, le tout sous la réserve militaire. Maknotistes et anarchistes, en tant qu'organisations révolutionnaires reconnues comme telles par le gouvernement des Soviets sont autorisés à se servir du matériel du gouvernement des Soviets pour leurs publications. »

Ceci étant la traduction de l'article 2, démontre bien que le gouvernement bolcheviste ne considérait pas les maknotistes et anarchistes comme éléments contre-révolutionnaires.

A la suite de cette alliance, les anarchistes emprisonnés en Ukraine et dans diverses villes de Russie furent relâchés. Parmi eux se trouvaient le général Voline, cela était exigé dans l'article premier de l'alliance.

Les groupes « Nabat » firent paraître alors leur organe, le Nabat, à Karkov. Dès que Makno eut contribué à la défaite de Wrangel, le gouvernement bolcheviste revint au contact avec lui. Mais ceci est une autre histoire.

Toutefois, je dois mentionner que cette rupture fut la reprise des arrestations de nos camarades anarchistes.

La Tcheka supprima le Nabat après la publication du quatrième numéro ; elle pourchassa les groupes anarchistes ; ferma les librairies, etc., et opéra avec la même généralité parmi les camarades de Karkov.

Ceci se passa dans la nuit du 25 au 26 décembre 1920. La plupart de ces camarades arrêtés à cette époque sont encore dans les prisons bolchevistes.

Ce sont ces anarchistes que les communistes osent traiter de contre-révolutionnaires et de bandits. Que l'histoire soit leur juge.

Alexandre BERKMAN.

Budget de l'Union Anarchiste

En caisse le 1 ^{er} février	236 45
Recettes du mois de février :	
Versements des groupes :	
1 ^{er} et 15 ^{es} , 10 fr. ; 20 ^e , 15 fr. ;	
Roubaix, 7 fr. 50 ;	
Marseille, 20 fr. ;	
Toulon, 22 fr. 50	75
Versements individuels et	
souscriptions en faveur de	
la campagne Cottin	2.244 75
Vente d'offices Cottin et	
recettes diverses	116
Total des recettes	2.436 75
Dépenses du mois de février :	
Premier tirage de la brochure	
Cottin	1.250
Frais pour la propagande (dé-	
placements de camarades	352
Affiches Cottin, etc.	480 10
Location de salles et frais di-	
vers	119 25
Total des dépenses	2.202 55
En caisse le 28 février	465 65

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Au Nouveau Théâtre. — LA MONTEE VERS L'AMOUR, par notre camarade Salvator Schiff.

Je ne viens pas vous raconter l'œuvre de notre camarade Salvator Schiff jouée vendredi dernier pour la première fois. Il faut laisser tout leur plaisir à ceux qui la verront au Nouveau-Théâtre.

Mais je voudrais vous parler de la répétition générale de la pièce : Imaginez cette salle de théâtre assez petite, assez simple pour paraître intime ; et où l'on a joué, avant la pièce de Salvator, plusieurs chefs-d'œuvre, et bien des mauvaises pièces qui n'ont pas déçoué la critique ; sans doute parce que le spectacle comportait toujours un acte au moins, qui révélait chez l'auteur jeune, hésitant, chez le directeur, gêné en ses moyens, chez les acteurs souvent imparfaits ; le désir — désir intellectuel — de créer l'œuvre belle et neuve.

Et justement parce que le désir était chez tous, le désir et la volonté à eux deux font le génie, souvent le spectacle imparfait, intéressait bien plus que d'autres spectacles plus réussis, plus riches, mais quand même plus banals.

La salle était donc remplie vendredi soir, d'un auditoire qui, malgré sa surprise, peut-être à cause de sa surprise, garda jusqu'au dernier acte un silence plein d'attente.

Les personnages de la pièce furent lui paraître assez bizarres et lui sembleraient illogiques (ils raisonnaient trop bien) du moins, tout à fait inédits.

Un homme qui boit par mépris de la laideur qu'il voit autour de lui ; un peintre qui défend son art pour devenir d'abord un homme ; un ouvrier conscient ; un cambrioleur doué de sentiments supérieurs ; voilà évidemment de quoi aburrer un public bourgeois. Car, s'il vous est arrivé, à vous camarades, et dans nos milieux, de rencontrer de vrais hommes capables de servir de modèles aux personnages de Salvator Schiff, lui, ce public bourgeois, n'en connaissait pas. Et, au premier acte, au second acte, il disait : « C'est épatant, ils sont tous bons dans cette pièce ! » — et il ne comprenait pas cela. Mais, au troisième acte, à la leur mordanterie d'une farce symbolique, tout s'éclaira : le public comprit enfin, en retrouvant, en face des personnages de la pièce, les types ordinaires, quotidiens de la société bourgeoise : il admit que le drame se passait chez des êtres supérieurs, doués de sensibilité, d'intelligence, et assez douloureux pour chercher dans le don de soi un apaisement à leur tourment de vivre.

En dehors de ce caractère exceptionnel, la pièce avait encore une bonne raison de ne pas plaire : La Montée vers l'Amour est une étrange histoire d'amour pour nos contemporains. C'est l'histoire d'un amour qui ne s'arrête point à la femme, mais qui s'étend aux hommes et à la vie, un grand amour auprès duquel les amours semblent mesquines et passagères. L'amour puissant et créateur, que les héros de la pièce, chacun avec leur tempérament, désirent et cherchent tout mener au bonheur des hommes. Mais le chemin qui monte est rude, fatigant et décevant ; si fatigant et si décevant que la montée devient tragique : Un jour qu'il se traîne dans ses meilleures joies et dans ses plus beaux espoirs, le plus vibrant et le plus noble de ceux qui montaient, furieux contre tout, devant la laideur persistante de la vie, cède au plaisir de détruire et de tuer ; de détruire n'importe quoi, de tuer n'importe qui, et d'un coup tiré au hasard, il tue tout ce qu'il aimait encore : une enfant qu'il aimait, la jeunesse et l'espoir. Ainsi s'achève la pièce dans un dernier et pénible symbole, pendant que l'enfant meurt et que l'homme devient fou.

Je voudrais m'arrêter ici, où le rideau tombe ; mais je dois vous dire que, dès cet instant, une tempête de voix se déchaine, qui n'est pas finie : Les meilleurs compliments et les plus grands reproches ont été faits à la pièce de Salvator Schiff. Beaucoup lui ont trouvé quelque chose de Shakespeare. Un jour, j'étais à la répétition de la pièce, et j'ai vu les plus beaux espoirs, le plus vibrant et le plus noble de ceux qui montaient, furieux contre tout, devant la laideur persistante de la vie, cède au plaisir de détruire et de tuer ; de détruire n'importe quoi, de tuer n'importe qui, et d'un coup tiré au hasard, il tue tout ce qu'il aimait encore : une enfant qu'il aimait, la jeunesse et l'espoir. Ainsi s'achève la pièce dans un dernier et pénible symbole, pendant que l'enfant meurt et que l'homme devient fou.

Salvator Schiff ne pourra pas, comme Shakespeare et comme Molière corriger sa pièce, mais vous irez la voir telle qu'elle est, au Nouveau-Théâtre, et plus vous la reverrez ensuite en votre mémoire, plus vous aurez comme moi conscience d'une œuvre qui méritait d'être écrite, jouée et vue.

HAUTEOLAIRE.

Des billets à tarif réduit pour le Nouveau-Théâtre sont à la disposition des lecteurs de l'« Libération » aux bureaux du journal, 69, boulevard de Belleville, et des camarades syndicalistes au siège du syndicat des auteurs dramatiques à la Bourse du Travail, bureau 31, 3^e étage.

POUR L'AMNISTIE Nous relevons legant

Pour nos dirigeants, l'audace n'a plus de bornes, ce ne sont que provocations sur provocations, crimes sur crimes dirigés contre la classe ouvrière.

C'est avec un cynisme des plus criminels qu'ils s'associent avec une équipe de malades, de fous dangereux, pour refuser l'amnistie aux marins de la mer Noire, aux Colins, aux Roland et à tous ceux qui se sont mis dans les bagues militaires et civiles, pour avoir usé de la liberté de pensée.

Pendant que tous ceux qui, voracement, ont spéculé sur les dix-sept cent mille cadavres qui jonchèrent les champs de bataille et continuent à voler, à piller le pays en réduisant la classe laborieuse à la plus affreuse famine, ils refusent l'amnistie à ceux qui ont fait un cas de conscience de ne pas tuer, massacrer des populations sans armes, de refuser d'être des assassins ou des assassins.

Le Comité de Défense sociale vient de se mettre d'accord avec la C.G.T.U. pour organiser une série de meetings en province dans les principales villes de France, en vue de faire connaître et d'opposer une résistance efficace aux sombres projets gouvernementaux dirigés contre le peuple de ce pays.

Dès maintenant, nous avisons nos amis que les dates de nos meetings sont arrêtées pour les villes suivantes :

1^{er} avril, Marseille ; 2, Nîmes ; 3, Montpellier ; 4, Cette ; 5, Perpignan ; 6, Toulouse ; 7, Bordeaux ; 8, Limoges ; 9, Vierzon.

Cette première série est assurée par notre ami Le Pen, secrétaire de la Fédération du Bâtiment, représentant la C.G.T.U., et Flotter, du Comité de Défense Sociale.

Le 7 avril, Tours : le 8, Nantes ; le 9, Brest, par notre ami Monier, autre secrétaire de la Fédération du Bâtiment et délégué de la C.G.T.U., accompagné de Thuillier, délégué de notre Comité.

Le 31 mars, Saint-Etienne ; le 1^{er} avril, Lyon, par nos camarades Desmarchais de l'Aménagement, délégué de la C.G.T.U., assisté de notre ami Rousset, du Comité de Défense Sociale.

Sous peu, nous ferons connaître, avec les dates, les noms des délégués qui se rendront à Dunkerque, Lille, Amiens, Le Havre, Chalon-sur-Saône, Dijon, Bellort, Nancy.

Que nos amis se hâtent, il n'y a pas une minute à perdre, pour nous faire connaître, par retour de courrier ou par téléphone, les salles et les noms des orateurs de leur localité.

Adresser la correspondance à Thuillier, 63, rue de Paris, Petit-Lyvy (Seine), chargé de l'organisation de ces meetings.

Tous à l'œuvre ! Relevons le gant ! Pour le Comité de Défense Sociale, Le Secrétaire, Thuillier.

D'AUTRES RÉUNIONS

Pour protester contre la Répression que subissent nos camarades étrangers et les militants de ce pays, pour agir en faveur de l'amnistie, le Comité de Défense Sociale et les Comités Intersyndicaux organisent ces meetings :

AU 19^e ARR. — Salle de la Famille Nantouillet, 216, rue de Crimée, samedi 18 mars, à 20 h. 30.

Orateurs : Pommeret et Docat, du Comité de Défense Sociale ; Rébillon, du Comité Intersyndical.

A ASNIÈRES. — Maison des Syndiqués, 11, rue Jean-Jaures, dimanche matin, à 9 h. 30.

Orateurs : Larapicte et Pothion, du Comité de Défense Sociale ; Foisson, avocat du Comité ; Gabriel, du Comité Intersyndical.

A CLICHY. — Salle des Fêtes Municipales, rue Rellet, mercredi 22 mars, à 20 h. 30.

Orateurs : Rousset et Delecourt, du Comité de Défense Sociale ; Melo, du Comité Intersyndical ; Flotter.

AU 5^e ARR. — Salle du Bal du Panthéon, 20, rue Moufflard, vendredi 17 mars, à 20 h. 30.

Orateurs : Thuillier et Flotter, du Comité de Défense Sociale ; Coussinet, du Comité Intersyndical.

AU 11^e ARR. — Salle du Restaurant Coopération, 67, avenue Philippe-Auguste, mercredi 22 mars, à 20 h. 30.

Orateurs : Christien, du Comité Intersyndical ; Berru, des Médecins, et autres orateurs du Comité de Défense Sociale.

AU 15^e ARR. — Maison des Syndiqués, 18, rue de Cambonne, mercredi 22 mars, à 20 h. 30.

Orateurs : Moireau, du Comité Intersyndical ; Verdier, du Bâtiment ; Foisson, avocat du Comité.

Entrée libre à tous ces meetings.

L'abondance de copie nous contraint à remettre au numéro prochain, la publication des articles de Rouget, Souberbielle, Fabrice, Chenu, la rubrique de Vigné d'Octon et un appel de nos camarades de Roubaix pour leur organe Le Combat.

(A suivre.)

L'Ame de l'Homme

par OSCAR WILDE

(Suite)

Au fronton du portail du monde antique, on lisait : « Connais-toi toi-même ». A celui du monde nouveau : « Sois toi-même ».

Le message du Christ à l'homme fut simplement : « Sois toi-même ». C'est là le secret du Christ.

Quant Jésus parla du pauvre, c'est de personnalité qu'il veut parler, de même lorsqu'il parle du riche, c'est de gens qui ont pas développé leur personnalité. Jésus a vécu dans un monde qui permettait l'accumulation de la propriété privée, exactement de même que le nôtre, et l'évangile qui a prêché ne proclamait pas que dans une telle société il était avantageux pour un homme de se nourrir modiquement d'insalubres nourritures, de courir en guenilles, d'habiter d'horribles et malsaines demeures, et de s'adonner à la vie saine, décente, et plaisamment, dans un tel point de vue eût été alors, et serait d'ailleurs plus mauvais encore dans l'Angleterre actuelle ; car plus on remonte vers le nord, plus les nécessités matérielles s'affirment vitales, et notre société est infiniment plus complexe et va davantage aux extrêmes du luxe et du paupérisme, que dans une telle société antique. Jésus pensait ceci. Il dit à l'homme : « Tu as une admirable personnalité. Développe-la. Sois toi-même. Ne crois point que la perfection réside dans l'accumulation et la possession des choses extérieures. Ta perfection est en toi. Réalise seulement ton refus d'être riche. Les riches ordinaires peuvent être

volés par l'homme. Les riches réels, jamais. Dans la trésorerie de ton âme, il y a une infinité de choses précieuses que l'on ne peut t'enlever. Forme ta vie de façon que les choses extérieures ne t'aient jamais. Et essaye personnellement. Elle requiert de misérables préoccupations, d'innombrables dupes, de continuelles méchancetés. La propriété personnelle s'oppose à chaque pas à l'individualisme. Il faut noter que Jésus n'a jamais dit que les riches soient nécessairement bons. C'est tout faux. Les gens riches sont, en tant que classe, meilleurs que les pauvres, plus moraux, plus intellectuels, plus cultivés. Il n'y a dans la société qu'une seule classe qui fasse plus de cas de l'argent que le pauvre ne peut penser à autre chose. Voilà la misère d'être pauvre. Jésus a dit que l'homme n'atteint point sa perfection par ce qu'il a, ou même par ce qu'il fait, mais entièrement parce qu'il est. Vint pourquoi le jeune homme riche qui est Jésus est représenté comme un bon homme qui n'a vécu aucun des commandements de sa religion. Il est respectable, dans le sens ordinaire de ce mot extraordinaire. Jésus lui dit : « Tu dois abandonner la propriété privée. Elle t'empêche d'accomplir la perfection. Elle t'entrave. C'est un fardeau. Ta personnalité n'en a que faire. C'est en toi, et non en dehors de toi, que tu trouveras ce que réellement tu

es et ce que réellement tu veux. » A ses disciples il a dit de même. Il leur a dit d'être eux-mêmes, et ne pas se préoccuper continuellement d'autre chose. Qu'importe les autres choses. L'homme est complet en lui-même. Quand ils iront à l'univers, l'univers les repoussera. Ils ne peuvent que le monde les repoussera. Mais cela ne pourra les troubler. Qu'ils soient calmes et concentrés. Si un homme prend leur manteau, ils lui donneront leur robe, simplement pour lui montrer que les choses matérielles sont sans importance. Si des gens les outragent, ils ne répondent pas. Et pourquoi ? Parce que les choses que les gens disent d'un homme ne le transforment pas. Il est ce qu'il est. L'opinion publique quelle qu'elle soit, n'a aucune valeur. Fût-ce contre la violence, ce n'est pas à s'insurger contre. Ce serait tomber au même niveau abaissé. Après tout, même en prison, un homme peut être libre, entièrement libre. Son âme peut être libre. Sa personnalité peut être saine. Il peut être en paix. Et ces hommes par-dessus tout, ne s'interposent jamais, et ne jugeront les autres en aucune façon. La personnalité est chose fort mystérieuse. Un homme ne peut toujours être estimé pour ses actes. Il peut suivre la loi et être sans valeur. Il peut violer la loi, sans perdre de son mérite. Il peut être mauvais sans jamais faire quelque mauvaise chose. Il peut commettre un crime contre la société, et pourtant réaliser par ce crime, sa véritable perfection.

Une femme fut surprise en adultère. On ne nous a point dit l'histoire de son amour, mais cet amour a dû être bien grand, car Jésus dit que ses crimes lui seront pardonnés, non pas parce qu'ils se repentait, mais parce que son amour fut si magnifique et si intense, plus tard, quelque temps avant sa mort, alors qu'il

assistait à une fête, la femme vint à lui et répandit de rares parfums sur ses cheveux. Ses disciples intervinrent, disant que c'était une extravagance, et que l'argent que contenaient ces parfums eût pu être charitablement dépensé. Jésus les en blâma. Il enseigna que les besoins matériels de l'homme étaient grands et permanents, mais que ses besoins spirituels étaient plus grands encore, et que, dans un moment divin, en choisissant son mode personnel d'expression, une personnalité pouvait se rendre parfaite. Même à présent, encore, le monde honore la femme comme une sainte.

Certes il y a de suggestives choses dans l'individualisme. Le socialisme, par exemple, annihile la vie de famille. Par l'abolition de la propriété privée la forme présente du mariage doit disparaître. C'est là une partie du programme. L'individualisme l'accepte et l'embellit. Il convertit l'abolition des restrictions légales en une forme de liberté qui facilitera le développement complet de la personnalité, et rendra l'amour de l'homme et de la femme plus admirable, plus noble, et plus élevé. Jésus le comprit. Il abolit les exigences de la vie familiale, bien qu'elles eussent de son temps et dans sa communauté, une place fort importante

